

dont l'usage ne lui était pas familier, et après lui avoir passé son épée au travers du corps, il enleva ses dépouilles et les déposa aux pieds du général (19).

La division de Cortés s'était frayé un chemin au nord, jusqu'à la grande rue de Tacuba, qui ouvrait une communication avec le camp d'Alvarado, et dans le voisinage de laquelle était situé le palais de Guatemozin. Ce vaste édifice de pierre pouvait passer pour une forteresse. Abandonné par son royal maître, il fut défendu un moment par un corps assez considérable d'Aztèques, que les batteries espagnoles en délogèrent aisément. On y mit le feu, et les murs s'écroulèrent bientôt comme ceux des autres majestueux édifices de la capitale, orgueil de la nation et l'un des fruits de sa civilisation. « C'était une chose triste à voir, s'écrie Cortés, mais cela rentrait dans le plan de nos opérations et nous n'avions pas d'autre alternative (20). »

Ces opérations avaient absorbé plusieurs semaines, en sorte qu'on approchait de la fin de juillet. Pendant tout ce temps le blocus avait été maintenu avec une extrême rigueur, et les malheureux habitants enduraient tous les tourments de la faim. On arrêtait de temps en temps, dans le voisinage du camp, un petit nombre d'Aztèques, qui s'aventuraient à la recherche de quelque aliment. Cortés ordonnait de les traiter avec douceur, dans l'espoir d'en décider d'autres à suivre le même exemple, et pour se concilier ainsi les habitants de la ville, ce qui pourrait amener sa reddition. Mais il y en eut bien peu qui se montraient disposés à quitter l'abri de la capitale. Ils préféraient souffrir tous ensemble plutôt que de se confier à la miséricorde des étrangers.

Les Espagnols entendirent néanmoins de la bouche de ces

(19) *Rel. terc.*, p. 282-284. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, l. 1, c. 22; lib. 2, cap. 2. Gomara, *Crónica*, cap. 140. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 28. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 43.

(20) « No se entendió sino en quemar, y hallanar casas, que era lástima cierto de lo ver; pero como no nos convenia hacer otra cosa, eramos forzado seguir aquella órden. » *Venida*, p. 286.

fugitifs un effrayant récit de misères. La population entassée dans l'intérieur de la ville ne soutenait plus son existence qu'au moyen de racines qui devenaient rares. Ils rongeaient l'écorce des arbres; ils dévoraient l'herbe, ... tout ce qui pouvait apaiser leur faim, même en leur soulevant le cœur. Leur seule boisson était l'eau croupie de leurs canaux saturée du sel du lac (21). Sous l'influence d'un pareil régime et des maladies qu'il engendrait, la population diminuait rapidement. Tous les jours des malheureux expiraient dans les tortures de la faim, et ceux qui survivaient, faibles, émaciés, semblaient n'attendre que leur tour.

Lorsque les Espagnols pénétrèrent plus avant dans la ville et approchèrent du quartier de Tlatelolco, occupé par les assiégés, ils trouvèrent le sol remué profondément par la recherche des racines, les arbres dépouillés de leur aubier, de leur écorce et de leurs feuilles: Des troupes d'Indiens affamés erraient comme des spectres au milieu de leurs anciennes demeures. Des corps morts gisaient dans les rues et les cours des maisons ou comblaient les canaux. C'était un signe de l'extrême détresse des Aztèques, car il n'y avait pas chez eux de plus impérieux devoir que celui d'ensevelir les morts. Au commencement du siège, ils s'en étaient acquittés religieusement. Puis ils prirent encore soin de cacher les corps dans les maisons. Mais le nombre des décès s'accrut tellement, que ce spectacle avait fini par leur devenir indifférent, à eux qui souffraient eux-mêmes de si dures extrémités (22).

(21) « No tenían agua dulce para beber, ni para de ninguna manera de comer; bebían del agua salada y hedionda, comían ratones y lagartijas, y cortezas de árboles, y otras cosas no comestibles; y de esta causa enfermáron muchos, y murieron muchos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39. Voyez *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 289.

(22) « Y es verdad y juro amen, que toda la laguna, y casas, y babacoas estaban llenas de cuerpos, y cabeças de hombres muertos que yo no sé de que manera lo escriba. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 156.) Clavigero croit que les Mexicains s'abstinrent à dessein d'ensevelir les morts, pour que l'odeur des cadavres en putréfaction forçât les Espagnols à s'éloi-

L'intérieur des maisons offrit aux Espagnols des scènes bien plus affreuses encore; le seuil était couvert d'Indiens gisant les uns dans les dernières angoisses, les autres déjà en proie à la putréfaction; hommes, femmes, enfants, étendus pêle-mêle, respiraient ces miasmes pestilentiels. Les mères voyaient leurs enfants mourir, suspendus à leur mamelle aride; les guerriers, couverts de blessures, tout mutilés, essayaient en vain de se traîner hors de la vue des Espagnols. Et pourtant, dans cet abîme de misères, ils dédaignaient d'implorer la pitié des vainqueurs; ils leur lançaient le regard sombre et féroce du tigre blessé. Cortés donna les ordres les plus rigoureux pour qu'on épargnât ces tristes victimes; mais les alliés indiens ne faisaient aucune distinction. Un Aztèque était toujours un ennemi pour eux; et avec de hideux cris de joie et de triomphe, ils faisaient écrouler les maisons en flammes sur leurs habitants, consumant ainsi les vivants et les morts dans un même bûcher funèbre.

Tant de souffrances ne pouvaient décider les Aztèques à se soumettre. Ceux, il est vrai, qui étaient doués d'une constitution plus vigoureuse ou placés dans des circonstances plus favorables, déployaient leur ancienne énergie et combattaient avec la même intrépidité: préférant mourir, disaient-ils, plutôt que de se rendre, et ajoutant, avec un ton d'amer sarcasme, que les conquérants seraient au moins déçus dans leur espoir de trouver des trésors, car ils étaient enterrés où personne ne les découvrirait jamais (23)!

Les femmes partageaient ce désespoir ou plutôt cet héroïsme. Elles se montraient infatigables dans leurs soins aux malades et aux blessés; elles aidaient les guerriers à combattre

gner. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 231, note.) Mais cette politique aurait été bien plus funeste aux assiégés qu'aux assiégeants, dont la présence n'était que passagère.

(23) Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., cap. 28. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 45. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 280. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 35, cap. 29.

en les approvisionnant de pierres et de flèches; elles préparaient leurs frondes, tendaient leurs arcs, et montraient en un mot toute la constance, tout le courage des femmes de Saragosse de nos jours, ou des femmes de Carthage dans l'antiquité (24).

Cortés venait enfin de pénétrer dans l'une des grandes avenues conduisant à la place de Tlatelolco, quartier vers lequel Alvarado dirigeait aussi ses opérations. Un seul canal interceptait sa marche, mais il était d'une largeur considérable et vigoureusement défendu par les archers mexicains. En ce moment de crise, l'armée, un soir, dans ses retranchements sur la chaussée, fut étonnée de voir luire une clarté extraordinaire au-dessus du grand *teocalli*. Situé au nord dans la partie de la ville la plus éloignée de la position espagnole, ce temple, dédié au terrible dieu de la guerre, ne le cédaît en importance qu'à la pyramide de la grande place. Plus d'une fois les Espagnols y avaient vu conduire pour être égorgés leurs infortunés compatriotes. Ils crurent cette fois encore que l'ennemi célébrait quelque une de ses cérémonies diaboliques, lorsque la flamme, s'élevant de plus en plus, montra que le sanctuaire même était en feu. Un cri de joie partit aussitôt du milieu des soldats rassemblés. Ils ne doutèrent plus que la division d'Alvarado ne se fût emparée de l'édifice.

Ils ne se trompaient pas. Ce brave officier, que sa position sur la chaussée occidentale rapprochait du quartier de Tlatelolco, avait exécuté à la lettre les ordres de son général, rasant tous les édifices à mesure qu'il avançait, et comblant les fossés avec leurs ruines. Lorsqu'il se trouva en face du grand *teocalli*, situé dans le voisinage du marché, il ordonna à une compagnie,

(24) « Muchas cosas acaciéron en este cerco, que entre otras generaciones estobieran discantadas é tenidas en mucho, en especial de las mugeres de Temixtitan, de quien ninguna mención se ha fecho. Y soy certificado, que fué cosa maravillosa y para espantar, ver la prontitud y constancia que tobiéron en servir á sus maridos, y en curar los heridos, é en el labrar de las piedras para los que tiraban con hondas, e en otros oficios para mas que mugeres. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48.

commandée par un cavalier nommé Gutierre de Badajoz, d'enlever la position, défendue par un corps de guerriers mêlés de prêtres, plus sauvages et plus féroces que les soldats. La garnison, descendant avec rapidité les terrasses en spirale, se précipita sur les assaillants avec tant de fureur, qu'ils se retirèrent en désordre après avoir essuyé quelques pertes. Alvarado ordonna à un autre détachement de les secourir. Ce dernier était déjà aux prises avec un corps d'Aztèques qui attaquait ses derrières tandis qu'il gravissait les galeries du *teocalli*. Ainsi harcelés en tête et en queue, d'en haut et d'en bas, les Espagnols se trouvaient dans une situation critique. Brandissant leurs épées et leurs boucliers, ils fondirent en désespérés sur les Mexicains acharnés à monter avec eux, et les repoussèrent dans la vaste cour, où Alvarado les reçut avec des décharges de mousqueterie qui les mirent en désordre et les forcèrent de vider la place. Ainsi débarrassés de l'ennemi qui les pressait par derrière, les Espagnols retournèrent à la charge. Ils refouèrent l'ennemi jusqu'au sommet de la pyramide, et parvenus sur la plate-forme, engagèrent une lutte pour ainsi dire au milieu des airs. Les Aztèques, vaincus après une résistance désespérée, furent les uns passés au fil de l'épée sur ce terrain trempé du sang de leurs victimes, les autres précipités la tête en bas des flancs de la pyramide.

La plate-forme était ornée de différents symboles du culte barbare du pays. Dans deux grands sanctuaires, les têtes de plusieurs prisonniers chrétiens étaient exposées devant les hideuses idoles dont leur sang avait rougi les autels. Malgré le désordre de leurs longs cheveux et de leur barbe touffue, qui avaient eu le temps de croître dans la captivité et qui cachaient en partie leurs figures livides, les Espagnols reconnurent aisément leurs compatriotes. Des pleurs tombèrent de leurs yeux à ce triste spectacle, à l'idée surtout d'une si cruelle mort. On recueillit ces tristes restes avec un soin religieux; ils furent déposés après la conquête dans un terrain consacré que couvre aujourd'hui l'église des Martyrs (25).

(25) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 29. Bernal Diaz,

Les soldats mirent ensuite le feu aux sanctuaires. L'incendie gagna lentement le faite des deux tours construites de pierres et de bois; puis éclatant soudain en vives lueurs, ses longues spirales de flammes s'élevèrent à une hauteur si prodigieuse, qu'on put les distinguer des points les plus reculés de la vallée. Les Espagnols saluèrent avec enthousiasme ce phare qui leur annonçait le triomphe des armes chrétiennes.

Le général et sa division, animés par ce spectacle à leur entrée dans la place le lendemain matin, redoublèrent d'efforts pour se mettre en communication avec leurs camarades sous Alvarado. Il s'agissait de traverser le large canal dont nous avons parlé, le seul obstacle au progrès de Cortés. Au delà, les guerriers aztèques se rassemblaient comme ces ombres que les anciens poètes placent au bord du Tartare. Ils lancèrent une grêle de flèches sur les travailleurs indiens qui comblaient le canal avec les décombres des édifices voisins; mais les alliés, en dépit des flèches, poursuivaient leur ouvrage. La place des morts était aussitôt remplie; et l'opération achevée, la cavalerie chargeant l'ennemi sur un terrain solide, fut suivie dans son mouvement par la phalange des piquiers, qui renversait tout devant elle.

Les Espagnols se trouvèrent alors en communication avec la division d'Alvarado. Bientôt ce chef, accompagné de plusieurs officiers de son état-major, accourut dans leurs rangs, embrassant pour la première fois, depuis le commencement du siège, ses compatriotes et ses compagnons d'armes. L'armée était parvenue dans le voisinage du grand marché. Cortés, prenant quelques cavaliers avec lui, galopa jusque là. C'était une vaste enceinte qui couvrait, le lecteur s'en souvient, bien des acres de terrain (26). Ses dimensions étaient en rapport avec les multitudes qui s'y réunissaient de tous les

*Hist. de la conquista*, cap. 155. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 287-289.

(26) Voyez plus haut, t. 2, p. 87.

Le *tianguex* conserva ses vastes dimensions, mais perdit bien de sa splendeur après la conquête *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

points de la vallée, dans les jours florissants de la monarchie aztèque. Elle était entourée de portiques et de pavillons pour la commodité des marchands qui y étalaient les produits de leur industrie et toutes sortes de denrées. Les toitures en terrasses des piazzas étaient en ce moment couvertes d'hommes et de femmes qui contemplaient avec effroi ces cavaliers bardés de fer, qui n'étaient pas oubliés depuis leur expulsion de la capitale. Cette multitude se composait en grande partie, sans doute, de citoyens désarmés, surpris par cette visite. Ils ne firent du moins aucune démonstration hostile, et le général, après avoir inspecté à loisir le terrain, rejoignit paisiblement son armée.

De retour parmi les siens, il monta sur le *teocalli*, où l'étendard de Castille flottait fièrement au dessus des vestiges de la superstition indienne. Le conquérant, foulant aux pieds ces cendres encore fumantes, put contempler les scènes de désolation qui l'entouraient. Les palais, les temples, les bazars si animés, les canaux chargés des riches produits du pays, la pompe des jardins, toutes les splendeurs de la cité impériale, cette métropole du monde occidental, avaient disparu pour faire place à un désert aride. Quelle différence entre ce lugubre spectacle et celui qui avait charmé ses yeux l'année précédente, lorsqu'il contemplait le même tableau du haut d'un *teocalli* voisin, avec Montézuma à côté de lui ! Les sept huitièmes de la ville n'étaient plus que des ruines, à la rare exception, peut-être, d'un temple épargné çà et là parce qu'il aurait fallu trop de temps pour le démolir (27). L'autre huitième, comprenant le marché de Tlatelolco, était tout ce qui restait aux Aztèques, dont la population, considérable encore après toutes ses pertes, était entassée dans un espace à peine suffisant pour contenir un tiers de son nombre. Ce quartier, situé entre les deux grandes chaussées septentrionale et occidentale, est connu encore dans la capitale moderne

(27) « É yo miré donde aquella torre, lo que tenemos ganado de la ciudad, que sin duda de ocho partes tenemos ganado las siete. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 289.

sous le nom du *Barrio de St. Iago*. C'était la résidence favorite des Indiens après la conquête (28) ; bien qu'aujourd'hui ce quartier ne soit plus couvert que d'humbles habitations, formant en quelque sorte les faubourgs de la métropole, on y découvre pourtant encore quelques vestiges de la splendeur des anciens jours. L'antiquaire, et plus souvent le simple ouvrier, lorsqu'il fouille le sol, y rencontre un brillant fragment d'obsidienne, une tête de lance, une flèche, ou quelque autre débris guerrier attestant qu'à cette même place les Aztèques firent un suprême effort pour défendre leur indépendance (29).

Le lendemain, Cortés, à la tête de ses troupes, fit une seconde incursion dans le *tianguetz*. Mais cette fois les Mexicains étaient mieux préparés à le recevoir. Des forces considérables étaient réunies sur la vaste place. La vigueur des Aztèques n'égalait plus leur courage. Le feu roulant de la mousqueterie les eut bientôt dissipés, et les Espagnols restèrent maîtres de l'enceinte. Leur premier acte fut de brûler les petits temples situés dans l'enceinte du marché, ou plus probablement sur ses côtés. Les Aztèques poussèrent des cris lamentables en voyant la flamme dévorer les dieux qui devaient les protéger (30).

La seconde mesure prise par le général le fut à l'instigation d'un soldat nommé Sotelo, qui avait servi sous le grand capitaine, dans les guerres d'Italie, où il prétendait avoir ac-

(28) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

On peut encore distinguer les restes des anciennes fondations dans ce quartier, mais dans tous les autres *etiam perière ruina* !

(29) Bustamante, l'éditeur mexicain de Sahagun, dit qu'il possède plusieurs de ces dépouilles militaires. *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, nota.

(30) « Y como comenzó á arder, levantose una llama tan alta que parecia llegar al cielo, al espectáculo de esta quema, todos los hombres y mugeres que se habían acogido á las tiendas que cercaban todo el tianguetz comenzaron á llorar á voz en grito, que fué cosa de espanto oírlos ; porque quemado aquel delubro satánico luego entendieron que habían de ser del todo destruidos y robados. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

quis de grandes connaissances dans l'art du génie militaire, tel qu'on le pratiquait alors. Il offrit de construire une sorte de catapulte, ou machine à décharger les pierres de grande dimension, qui pourrait remplacer, disait-il, les batteries de brèche ordinaires dans l'œuvre de la ruine des édifices. Les munitions commençant à manquer, malgré les abondants secours parvenus au camp à diverses reprises, Cortés accueillit de grand cœur une proposition si opportune. On fournit du bois et des pierres au nouvel ingénieur; nombre de bras l'aidèrent à construire le lourd appareil. Il fut dressé sur une solide plate-forme de maçonnerie, de trente pas carrés et de sept à huit pieds de hauteur, qui occupait le centre du marché. Cette plate-forme, œuvre des princes aztèques, servait de tréteaux aux jongleurs et aux saltimbanques, dont les prouesses étaient un des divertissements les plus aimés du peuple (31).

L'érection du nouvel engin de guerre fit suspendre les hostilités pendant plusieurs jours. Un corps d'infanterie protégeait les travailleurs contre toute surprise. Enfin, l'œuvre fut achevée, et les assiégés, qui contemplaient dans une silencieuse terreur, du haut des azoteas, le progrès de la mystérieuse machine qui devait ne pas laisser pierre sur pierre dans leur capitale, frémirent à l'idée de la voir agir. On déposa un bloc de pierre sur la catapulte, qu'on fit alors jouer, et qui lança en effet l'énorme projectile à une distance prodigieuse; mais ce fut en l'air et perpendiculairement, en sorte que retombant sur son point de départ, il mit la malencontreuse machine en pièces. Cette fois, les Aztèques en furent quittes pour la peur, et les soldats s'égayant au sujet de la catastrophe, rirent aussi aux dépens de leur général, un peu mortifié de cet échec et surtout de sa crédulité (32).

(31) On trouve encore des vestiges de cette construction, d'après M. de Humboldt, dans les limites du porche de la chapelle de S. Iago. *Essai politique*, t. 2, p. 41.

(32) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 135. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 290. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

## CHAPITRE VIII.

CRUELLES SOUFFRANCES DES ASSIÉGÉS.

— COURAGE ET CONSTANCE DE GUATEMOZIN. — ASSAULTS MEURTRIERS.

— PRISE DE GUATEMOZIN. — ÉVACUATION DE LA VILLE.

— FIN DU SIÈGE. — RÉFLEXIONS.

1521.

Il n'était pas besoin de recourir à des moyens artificiels pour hâter la ruine des Aztèques : chaque heure la précipitait par des causes plus puissantes que tous les efforts de l'homme. Ils étaient entassés pêle-mêle dans un étroit quartier de Mexico, nobles, peuple, esclaves, hommes, femmes, enfants, dans des maisons ou dans des chenils, car cette partie de la ville n'était pas la plus riche; d'autres gisaient en plein air, dans les canots ou dans les rues, alternativement glacés par les pluies de la nuit et brûlés par la chaleur du jour (1). Un vieux chroniqueur raconte que deux femmes de rang restèrent trois jours et trois nuits dans l'eau jusqu'aux épaules, au milieu des roseaux, avec une poignée de maïs pour toute nourriture (2). Les moyens ordinaires de subsistance étaient depuis longtemps épuisés. Tout aliment avait son prix, même le plus malsain et le plus dégoûtant. Les assiégés erraient à la recherche des insectes et des vers sur les bords du lac, ou retiraient du fond de l'eau salée des roseaux et de la mousse. Souvent on les voyait jeter des regards pleins de regrets et

(1) « Estaban los tristes Mejicanos hombres y mugeres, niños y niñas, viejos y viejas, heridos y enfermos en un lugar bien estrecho, y bien apretados los unos con los otros, y con grandísima falta de bastimentos, y al calor del sol, y al frío de la noche, y cada hora esperando la muerte. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.

(2) Torquemada tenait cette anecdote du neveu d'une des matrones indiennes, alors très-vieux lui-même. *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 102.